

influence modale extérieure à la proposition n'y est décelable. Que, selon une autre analyse, le subjonctif puisse jouer un rôle fonctionnel à l'intérieur de la phrase, n'y change rien.

Quant au second type, c'est un des emplois du subjonctif les plus discutés, du point de vue de l'analyse syntaxique. Il est séduisant d'y voir un parallèle de *Que c'est bête!*; mais il faut alors justifier le subjonctif, qui s'explique quand on interprète la proposition comme une construction elliptique (*je veux qu'il s'en aille*).

Gerhard Boysen

Le livre de Gerhard Boysen est tout petit (190 pages), dans une large mesure parce qu'il ne traite pas du subjonctif en général, mais seulement du subjonctif dans les propositions complétives objets de verbes. Il nous manque toujours le grand ouvrage sur l'emploi du subjonctif (et de l'indicatif) en français moderne. Egoïstement, on déplore que l'auteur se soit ainsi limité, tout en reconnaissant que c'est naturellement son droit.

Néanmoins on est objectivement déçu du choix, non seulement parce qu'une étude générale du subjonctif aurait autrement réussi à mettre en relief les idées de l'auteur (par ex. quand il souligne la quasi-impossibilité de mettre le futur dans une proposition introduite par *bien que* (pp. 167-68), alors que ce temps est parfaitement possible dans une proposition complétive qui devrait normalement se mettre au subjonctif), mais aussi parce que les propositions complétives sont justement celles qui ont jusqu'ici mieux que toutes les autres été étudiées, par ex. par Nordahl. Mais encore une fois: l'auteur est libre de son choix, et le point de départ de l'analyse de Boysen est très loin de celui de Nordahl, ce qui justifie pleinement la parution de cette étude.

Le principe directeur de Boysen est l'analyse immanente de la langue (p. 15), et l'auteur se range ainsi dans la meilleure tradition de l'école de Copenhague. Il exprime fort bien la portée de son choix: «Pour une méthode immanente, une *explicitation* des emplois du subjonctif, s'il s'agit d'une étude synchronique, revient à une *description* des emplois du subjonctif» (p. 16). Le tout est de savoir si ce principe arrive à tout expliquer ou non.

Regardons les deux phrases *je dis qu'il vient* et *je dis qu'il vienne*. Seul le mode distingue les deux sur le plan formel, et on est tenté d'utiliser avec Rothe l'épreuve de commutation. M. Boysen s'y oppose formellement: «L'épreuve de commutation peut servir à distinguer deux éléments de l'expression (par exemple [ɔ] et [u]) si l'échange de ces éléments provoque une différence dans le contenu (par exemple entre *port* et *pour*), et, inversement, elle peut indiquer une différence entre deux éléments du contenu (par exemple l'indicatif et le subjonctif) si l'échange de ces éléments provoque une différence dans l'expression (par exemple entre *fais* et *fasse*)» (p. 10).

C'est en réalité un faux parallélisme: si la différence d'expression entre *fais* et *fasse* (ou entre *vient* et *vienn*) correspond à une différence de contenu entre l'indicatif et le subjonctif, cela équivaut à dire que la différence entre les expressions ɔ et u correspond à une différence de contenu entre voyelle vélaire ouverte et voyelle vélaire fermée. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit de deux *descriptions* des oppositions (ɔ:u et *vient:vienn*) que reflètent deux *dénominations* de ces oppositions.

Phonétiquement les sons *ɔ* et *u* se distinguent, mais phonologiquement, cette distinction se produit seulement grâce à des couples de mots comme *port* et *pour* : sans une différence de sens, il n'y a pas de commutation, et *ɔ* et *u* pris isolément n'ont pas de sens. De même, la distinction syntagmatique entre *vient* et *viennne* n'existe que grâce à des combinaisons de mots comme *je dis qu'il vient/viennne*. Comme la différence de contenu entre *ɔ* et *u* est inexistante sans un contexte (un mot), de même la différence de contenu entre *vient* et *viennne* est inexistante sans un contexte (une phrase). La différence existe bel et bien entre *pɔ:r* et *pu:r* (qu'on peut, en utilisant les règles de l'arithmétique, réduire à une différence *ɔ:u*), comme elle existe entre *je dis qu'il vient* et *je dis qu'il viennne* (qu'on peut également réduire à une différence entre *vient* et *viennne*). Contrairement à ce que pense l'auteur, il est donc parfaitement bien possible d'utiliser l'épreuve de commutation. Rothe propose de remplacer *dis* par *veux*, mais, comme M. Boysen le souligne très bien (pp. 10-11), ce procédé ne sert pas à grand-chose.

Pour l'auteur, la cause de l'emploi respectif de *vient* et de *viennne* doit se trouver dans la racine du verbe régissant (*dis*) (par ex. p. 80), ce qui est plutôt étonnant, étant donné que cette racine est la même dans les deux cas. Mais ce qui diffère, c'est la signification de cette racine : 'déclare' dans le premier cas et 'ordonne' dans le second. Même celui qui veut se tenir à l'écart de toute réflexion sémantique (et je suis plutôt de ceux-là) doit reconnaître que seule la différence de signification peut expliquer la différence de forme. Autrement dit : la méthode immanente a aussi ses limites.

Au lieu de reconnaître cela, l'auteur s'attache à sa racine pour l'introduire dans sa hiérarchie, qui est sa seconde grande contribution – et la plus originale – à l'étude des fonctions du subjonctif.

Comme principe de la hiérarchie, l'auteur choisit celui de la proximité : les critères homonexes ont plus de valeur que les critères hétéronexes, et à l'intérieur des critères homonexes, il en va de même. C'est une hypothèse très intéressante, mais, malheureusement, l'auteur ne se contente pas d'y voir une hypothèse, il s'en sert comme d'un axiome.

La conséquence en est que l'auteur – tiraillé entre ses deux principes, celui de l'immanence et celui de la hiérarchie – ne se limite pas à la distinction des quatre facteurs directeurs, qui sont dérivatifs, flexifs, syntaxe et racine (p. 17), il leur donne aussi la priorité dans l'ordre indiqué. C'est très juste pour les trois premiers facteurs : le dérivatif est plus près de la racine que le flexif, qui, à son tour, en est plus proche que la syntaxe, mais cela n'empêche que la racine, qui occupe la dernière place dans la hiérarchie, est l'élément le plus central. C'est ici que le principe de l'immanence se heurte à celui de la hiérarchie. Suivant le dernier, la racine doit occuper la première place, parce que la racine est par définition l'élément le plus central. Suivant le principe de l'immanence, elle doit occuper la dernière place, parce que sa valeur est d'ordre sémantique.

Il y a donc incompatibilité dans l'analyse entre immanence et hiérarchie. L'auteur ne le dit pas expressément, mais il opte pour l'immanence (en mettant la racine à la dernière place (pp. 17-18)), et il laisse ainsi, en partie, tomber sa hiérarchie – qui figure néanmoins dans le titre de son livre!

A mon avis, l'auteur a raison, mais si le principe de la hiérarchie est impossible dans un cas, il faudrait être sceptique à son égard dans tous les autres cas, et l'on

s'étonne donc de ne pas trouver ce scepticisme chez l'auteur. Tous les problèmes auraient été évités si l'exposé même avait uniquement servi à analyser les éléments de sorte que la conclusion servit à établir la hiérarchie issue de l'analyse. Autrement dit: on aurait préféré une analyse purement formelle qui aurait pu, à la fin, être confirmée (ou non?) sur le plan théorique.

Ou alors, l'auteur aurait soutenu son principe de la hiérarchie seul, et, grâce aux phrases avec *dire*, il eût pu constater que le principe de l'immanence a ses limites, ce qui aurait également été une conclusion fort intéressante.

Malgré ces réserves de principe, il faut reconnaître la grande valeur *pratique* du livre de M. Boysen. Celui qui veut savoir si l'on met le subjonctif ou non dans tel ou tel contexte (hélas, toujours seulement dans les complétives objets de verbes) ne trouve guère de meilleure documentation, et j'avoue franchement que je m'en sers chaque semaine. Un excellent index aide encore plus à se retrouver dans ce livre, dont la composition n'est pas évidente à la première lecture.

Malgré cette valeur incontestable, je ne peux m'empêcher de relever quelques faiblesses dans l'exposé.

1) L'auteur parle de ce qu'il appelle les constructions négatives. Quand on voit ce terme pour la première fois (p. 19), on pense aux constructions du type *Je ne crois pas que . . .* Mais ce n'est qu'à partir de la page 45 que nous apprenons que ce terme recouvre aussi les expressions interrogatives, conditionnelles et autres. Non seulement le terme de «négatif» est gênant sur le plan sémantique (je propose «constructions obliques»), mais cette mise en parallèle de constructions fort diverses demande une preuve et appartient donc à la conclusion. Si l'auteur avait séparé ces différents emplois, il aurait évité certaines généralisations fâcheuses. Ainsi, un exemple de négation + *affirmer* (p. 58) est mis en parallèle avec un autre de *si* + *assurer* (p. 59), sans que l'on puisse pour autant en conclure que *si* + *affirmer* ou négation + *assurer* puissent provoquer le subjonctif, comme l'auteur le laisse sous-entendre.

2) Nordahl prétend que *savoir* demande l'indicatif, et l'auteur s'y oppose, à juste titre, en citant quatre exemples avec le subjonctif, et il cherche à expliquer les cas d'indicatif par d'autres motifs (par ex. l'antéposition de la subordonnée). Tout cela a l'air fort probable, mais l'auteur omet de discuter les quatre exemples que cite Grevisse de *savoir* + indicatif, par ex. *Qu'elle l'aimait, il le savait depuis longtemps* (Billy) qui, pour la construction, est parallèle à l'exemple cité *Qu'elle ne fût pas bonne, je le savais* (Christiane Rochefort). Serait-ce une question de chronologie? L'exemple le plus récent de Grevisse date de 1957.

3) L'analyse des expressions du type *le fait que* est douteuse. L'auteur les subdivise, selon des critères purement grammaticaux, en propositions objet, attribut, etc. (pp. 35-36), ce qui est en principe parfait. Mais en réalité, toutes ces propositions sont épithètes dans un syntagme nominal ayant *fait* comme membre central, ce qui explique non seulement que la position de la proposition est toujours la même (après *fait*), mais aussi l'emploi du subjonctif: la proposition en tant que telle ne se distingue pas comme cela est indiqué.

Ces remarques ne prétendent pas rendre compte de tous les aspects de cet ouvrage intéressant et dont la valeur pratique est incontestable, mais elles doivent uniquement servir à montrer à quel point les assertions théoriques en sont discutables.

Palle Spore

ODENSE